

Les jours qui suivirent furent tous identiques à celui-ci. Il en avait perdu la notion du temps, ignorait l'heure des repas, se commandait des pizzas lorsqu'il avait faim, oubliait de se doucher. Ce n'étaient plus vraiment des jours, plutôt une linéarité temporelle faite d'obscurité. Il restait enfermé du matin au soir, coupé du monde dans son appartement plongé dans le noir, à lire, regarder la télé ou à arpenter le net sans but précis. Un vrai légume. Environ une semaine passa ainsi, dans l'isolement le plus total, jusqu'au moment où il se leva et, sans le vouloir vraiment, comme un papillon attiré par la lueur d'une flamme dans la nuit, alla entrouvrir l'un des volets. Ses yeux trop habitués à l'obscurité eurent du mal à s'ouvrir sur la rue. Le soleil printanier déversait abondamment des rayons laiteux sur la ville. Une barre de douleur lui traversa le front. La lumière du jour lui donna la nausée. Il fit deux pas en arrière et se massa longuement les sinus pour atténuer le mal de tête. *Je ne peux pas continuer comme ça, il faut que je réagisse.* Il passa des lunettes noires et sortit sur la terrasse. Le soleil sur sa peau fit peu à peu naître en lui une étrange sensation de bien-être, en opposition totale avec le mal qui avait commencé à s'enraciner. Toute cette lumière finit par lui insuffler une dose suffisante de courage. Il décida d'aller faire quelques courses à la supérette du coin pour se préparer un vrai repas.

En revenant, il vit que le répondeur de son téléphone fixe avait enregistré un message en son absence :

« Bonjour, Luca. Je suis passée devant l'appartement. Les volets étaient fermés. Je t'ai envoyé deux messages sur ton portable. Impossible de te joindre. Est-ce que tout va bien ? Je te rappelle que tu as la garde de ton fils ce week-end. »

Il décrocha aussitôt le combiné et composa le numéro de Sylvie, son ex-compagne.

— Oui, allô ?

— C'est moi. Je ne viens d'avoir ton message que maintenant.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Luca ?

— Une intervention a très mal tourné. On a été appelés en urgence sur un braquage. Il y a eu des échanges de coups de feu. Berthelot est mort.

— Bon Dieu, c'est pas vrai ! s'exclama Sylvie.

— Je sais que tu l'aimais bien. Et ça m'a fichu un sacré coup. Mais c'est pas tout...

— Quoi ? Tu as été blessé ?

— Non. Je crois que c'est pire que ça. J'ai fait l'erreur de riposter sur la voiture des braqueurs qui prenaient la fuite. Une de mes balles a tué une passante. J'ai écopé d'une suspension.

— Oh non. Tu gères ça comment ?

— C'est dur à encaisser. Je me suis déconnecté depuis une semaine. Je végète. Je ne sais pas encore combien de temps ma mise à pied va durer. En attendant, je t'avoue que je ne suis pas au mieux de ma forme.

— J'imagine que pour ton week-end avec Julien...

— Tout ça m'a vraiment mal fichu. Je ne voudrais pas que le petit en fasse les frais.

— Bien sûr. Je comprends.

— Je te propose de reporter ça dans une quinzaine. Est-ce que ça te convient ?

— D'accord. N'oublie pas que c'est ton premier week-end avec lui. Ça fait deux mois qu'il attend ça. Il me parle de toi tous les jours.

— Dis-lui bien que je pense à lui tous les jours aussi. Je pense à vous deux.

— ... Je lui dirai.

— Je te tiens au courant de ma situation, par rapport au boulot.

— D'accord. Courage, Luca.

— Je t'embrasse. Fais-lui un bisou pour moi.

— Oui, je vais le faire. Bye.

— Bye.

Il raccrocha le combiné et resta assis un moment, pris dans ses pensées. Il imagina Julien, sa petite bouille pleine d'espoir,

demandant à sa mère quand il pourrait voir son père. Son cœur se serra. Il avait acheté de quoi se cuisiner des lasagnes, son plat préféré, mais l'appétit n'était plus là. Son regard erra dans la pièce à demi obscure, se posa sur le bar. La bouteille de whisky de Berthelot.

Il se leva et alla se servir un premier verre.

La vie d'un homme repose sur deux éléments fondamentaux pour être vécue vraiment : une activité et une famille. Luca Ferrand venait de perdre les deux à quelques semaines d'intervalle. Un vide était en train de se former à l'intérieur de son être. Il avait l'impression d'une chute libre permanente. Tous ses points de repère s'étaient comme évaporés. Il flottait dans un corps déchiré par l'affliction, écrasé par l'impuissance à changer quoi que ce soit.

Torture implacable de la fatalité.

La bouteille de Berthelot était vide depuis la veille. Il était retourné à la supérette s'en procurer une autre. Un whisky dégueulasse mais qui faisait son job. Depuis l'extérieur, les rares rayons de soleil qui traversaient les stores étaient devenus comme des piques qui lui perçaient la peau.

Il aurait voulu que la nuit soit continue.

Vivre pour toujours dans l'obscurité.

Domaine de l'oubli.

Trois jours passèrent.

Il était vautré dans le canapé et n'en bougeait plus. Véhicule immobile douillet de l'ivrogne. Il faisait quelques rêves difformes, images incohérentes de substitution, kaléidoscopes multicolores vertigineux. Il n'avait plus ni l'équilibre nécessaire ni la force pour se lever et aller vomir dans la cuvette des toilettes. Il n'avait de toute façon plus rien à rendre. Il ne mangeait plus.

À force d'alcool, son mal-être s'étiola lentement au fil des jours. La douleur devint supportable. Il baignait dans le jus de sa torpeur mélangé au whisky. Parfois, il entendait au loin les bruits qui venaient de dehors, derrière les murailles de son cachot. Arc-en-ciel ignoble de la vie qui suit son cours. Printemps haïssable. Tout ce soleil. Tous ces gens joyeux, en bas, dans les rues.

Il aurait voulu crever.

Un matin, il se traîna jusqu'au tiroir du bureau et en sortit son revolver personnel, un 9mm, identique à son arme de service. Une seule de ses balles mettrait instantanément un terme à ce qui restait de son existence.

Il tourna le canon vers lui et l'observa longuement.

Son œil unique. Froid. Sans expression.

Comme l'orbite d'un squalo borgne dans les profondeurs d'un océan de culpabilité.

Une seule balle suffirait.

Une très légère pression sur la gâchette.

Juste une infime contraction de son index.

Il ne serait pas seul s'il décidait de partir pour l'autre côté. Son vieux frère Berthelot l'y attendait. Luca l'entendait même l'appeler parfois, bougonner derrière sa grosse moustache parce qu'il tardait à venir le rejoindre.

Il se mit à rire grassement en agitant son Glock 21 devant son nez.

Puis il redevint blême.

À d'autres moments, il entendait Berthelot chantonner, comme s'il était là, tout proche, dans la pièce voisine où se trouvaient le bureau et l'ordinateur.

Il laissa tomber lourdement son bras et sa main qui tenait l'arme au sol.

Berthelot chantonait souvent le même air. *Penny Lane*, des Beatles. Luca trouvait que sa mélodie sonnait plus juste qu'avant sa mort. Peut-être que là-haut, par compassion, John Lennon avait consenti à lui donner quelques leçons de chant. Évidemment, lorsqu'il se redressait en un sursaut ridicule pour se ruer dans le bureau, les plaintes et les bougonnements saugrenus de Berthelot cessaient aussitôt.

Luca était un type rationnel. Il ne croyait pas aux expériences surnaturelles, aux fantômes et à ce genre de choses. Il savait que l'alcool, associé au stress, pouvait provoquer des hallucinations. Et il sentait que sa santé mentale ne tenait plus que par un fil qui pouvait rompre à tout instant. Il culpabilisait tellement pour la mort de cette jeune fille, mais plus encore pour celle de son équipier et seul véritable ami. Le whisky qu'il descendait maintenant au rythme d'une bouteille par jour était en train de

redonner vie à Berthelot, parce qu'il ne parvenait pas à accepter sa mort. Pas plus qu'il n'arrivait à mettre un terme à sa vie.

Les journées sans lumière succédèrent aux nuits sans sommeil. Combien de temps s'était écoulé depuis la première bouteille qu'il avait bue ? C'était bien le dernier de ses soucis que de répondre à cette question. Au cours d'une après-midi, ou peut-être était-ce une matinée, il se redressa brusquement du fond du canapé.

— Hé, Panzer ! gueula-t-il à l'attention du spectre de Berthelot qui faisait silence depuis un moment dans la pièce voisine. Panzer ! J'te cause, bordel ! Tu ferais quoi à ma place ? Dis voir un peu, mon gros...

Il se laissa retomber de tout son poids sur les coussins.

Pas de réponse.

Encore une rasade bue au goulot, suivie d'un rot sonore.

Le silence.

Au bout d'un long moment, la voix de Berthelot s'éleva. Il chantonnait :

— *Let me take you down, 'cause I'm going to Strawberry Fields. Nothing is real..*

— Ah, enfin ! vociféra Luca avec un sourire illuminé, tu changes ton répertoire ? C'est pas trop tôt !

Le silence à nouveau.

— Hé, Panzer, j't'ai causé, il me semble !

— *Tu devrais continuer à chercher du côté des 3 000, voilà ce que je ferais à ta place, Ferrand.*

La voix de son collègue s'était élevée, caverneuse, étrangement atténuée par la frontière qui séparait la réalité de l'hallucination.

— J'y ai déjà pensé, mais j'suis grillé, Panzer ! Mariotti m'a mis hors circuit, combien de fois il faudra que j'te le répète !

— *Trouve un moyen, petit.. Coince-moi ces enfoirés.*

La voix gutturale s'était élevée avec plus d'intensité dans son mental. Elle lui vrillait presque les tympanes. Panzer était en colère.

— Un moyen, un moyen... T'es marrant, toi.

Il nourrit son délire de longues gorgées de Jack Daniels.

— J'ai accès à l'intranet, tu sais, vieux frère. Je peux récupérer tous les nouveaux éléments qui tombent dans le dossier.

— *C'est bien, petit. C'est bien... Alors, grouille-toi de me sortir de ce trou. Je me décompose. J'ai des saloperies de vers qui me grouillent partout.*

— D'accord, Panzer. Comme tu voudras. Mais tu me lâches pas... J'ai besoin de tes conseils, OK ?

Pas de réponse. Luca émit un grognement bestial dû à l'effort surhumain qu'il déploya pour s'extraire du canapé et, manquant de tomber sur la table basse, parvint à se rattraper in extremis en s'accrochant au pied de la lampe halogène, dans une cascade digne de Buster Keaton. Il se traîna jusqu'à son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil comme un vieux sac de patates.

— Voyons voir... bafouilla-t-il en démarrant son PC.

Le dossier maintenant intitulé *Braquage Crédit du Nord Ternes* venait d'être enrichi de plusieurs pièces intéressantes : trois autres hold-up, commis en province, avaient été perpétrés par une bande de braqueurs dont le signalement correspondait à celui des *Espagnols*, surnom dont les avaient affublés les collègues. Dans la cité des 3 000, des arrestations de jeunes dealers de hasch avaient conduit à des dépositions qui ouvraient des pistes. Les langues s'étaient déliées. Il ne restait plus qu'à aller vérifier ces informations sur le terrain. D'après l'une d'entre elles, un des braqueurs, surnommé *Chulo*, se rendait régulièrement dans le quartier de la Goutte-d'Or, où son frère tenait un petit établissement de nuit...

Les yeux embués de Luca s'ouvrirent tout grand à la lecture des dernières lignes.

— Hé, Panzer ! On en tient une belle là ! Ha, ha, ha ! rit-il bruyamment en levant un poing victorieux.

Son enthousiasme redescendit aussi vite qu'il était venu.

— Mais putain, c'est foutu ! Les collègues seront sur place avant nous. Ils nous piqueront notre petit Chulo avant même qu'on ait mis la main dessus... Et puis, regarde-moi, Panzer... J'suis minable... Plus bon à rien.

— *Va prendre une douche froide, petit. Et rase-toi. On a connu pire.*

Les mots de son vieux frère d'armes lui redonnèrent un souffle de vie.

— OK. T'as raison, je vais faire ça !

Il se leva d'un bond et se campa droit sur ses jambes en exécutant un salut militaire au garde à vous.

— On va montrer à ces Espagnols de quel bois on se chauffe ! On va aller voir le frère du Chulo dans son rade, même si on arrive après les collègues. Pas grave. On va être assez malins pour se faire passer pour des caïds nous aussi. On proposera au frangin un coup juteux à faire avec eux. Il crachera le morceau, c'est sûr !

Luca resta planté là, à chanceler, visiblement épaté par le plan qu'il venait d'énoncer.

— T'en penses quoi, Berthelot ?

Face au silence de son équipier, il sinua jusqu'à la salle de bains. La lueur du néon l'aveugla pendant quelques secondes. Il secoua énergiquement la tête, comme un vieux clébard aurait secoué ses puces. Dans le miroir se dessinait le visage d'un jeune trentenaire, cheveu brun mi-long en bataille, barbe épaisse, œil noir et bouffi. Haleine fétide. Son apparence se rapprochait plus de celle d'un jeune ours brun sorti d'une hibernation prolongée que de celle d'un être humain à proprement parler. Il fit l'effort de prendre une douche, puis se rasa tant bien que mal, animé par une détermination inébranlable.

Il rassembla ensuite son équipement, passa son holster et y glissa son Glock 21.

— *Petit, tu me surprendras toujours. En route !*

Au fond du salon, Luca pouvait voir clairement, malgré le linceul d'obscurité qui l'enveloppait, l'énorme carcasse de Panzer dans son costume troué et taché de sang. Son visage aussi blanc que la tapisserie. Ses yeux éteints derrière une cataracte grisâtre. Et il le vit contrôler son arme de poing et actionner la culasse dans un cliquetis qui résonna dans sa tête.

— En route, vieux frère ! lui lança Luca en empoignant sa bouteille de Jack Daniels au passage.

Il dévala l'escalier et déboula en bas de chez lui. Le ciel était gris. Un vent frais balayait les rues. Il prit le volant direction la Goutte-d'Or. Par moments, il tournait la tête vers le siège passager, s'attendant à y voir l'inspecteur Berthelot. Le mouvement autour de lui, le grand jour, les gens dans les rues, l'effort de concentration qu'il faisait pour conduire, tout cela le ramenait à une certaine lucidité. Il réalisa que la présence de son collègue dans son appartement n'avait pu être qu'une hallucination. Toutefois, il espérait au fond de lui le revoir bientôt. Il profita de l'arrêt à un feu rouge pour boire une rasade de whisky.

— Tu m'as laissé tomber comme une vieille chaussette, Panzer, hein ?

Une vieille dame, qui traversait sur le passage piéton devant lui, s'arrêta et le regarda attentivement pendant quelques secondes. Elle marmonna quelques mots tout bas et reprit sa marche en s'aidant de sa canne.

Il arriva à l'adresse qu'il avait entrée dans son navigateur.

Sans ralentir, il passa devant l'établissement. Le Rumba Bar était ouvert. C'était effectivement un club de nuit. Il entrevit des filles en petite jupe moulante, skaï et léopard, accoudées au comptoir. Il alla se garer plus loin.

Il passa la porte du bar en gardant en tête l'attitude du voyou de base. Il avait pu observer une palette considérable de ce genre de spécimens lors des interrogatoires de garde à vue qu'il avait menés avec Berthelot. L'alcool ne pouvait que l'aider à rendre son

personnage plus crédible. Il alla s'accouder au comptoir en affichant une décontraction insolente. Le barman, qu'il supposa être le frère du dénommé Chulo, vint à sa hauteur.

Au deuxième étage de l'immeuble situé en face de l'établissement dans lequel le lieutenant Luca Ferrand venait d'entrer, derrière d'épais rideaux, un homme décolla vivement ses yeux du téléobjectif braqué vers le Rumba Bar, placé sous surveillance depuis deux jours.

— Nom de Dieu ! Hé ! Dufresne, tu vas jamais me croire !

— Dis toujours... lui retourna l'homme qui décapsulait une canette de bière dans la cuisine du studio.

— Devine qui vient d'entrer dans le rade !

L'inspecteur Dufresne vint s'asseoir derrière les jumelles et plaqua ses yeux dessus.

— Putain ! Mais... c'est Ferrand ! Qu'est-ce qu'il fout là ?!

— C'est à moi que tu demandes ça ?

— Merde, ce con va foutre notre boulot en l'air. Qu'est-ce qu'on fait ?

— T'as son numéro de portable ?

Luca s'assit nonchalamment sur un tabouret tout en matant les jambes des filles qui l'aguichaient de regards lubriques.

— Qu'est-ce que j'te sers, l'ami ? demanda le barman au nouveau venu.

— Un café, mon pote, lui répondit Luca sans quitter des yeux les hôtes conquises.

L'homme revint avec une tasse et la fit glisser sur le zinc vers Luca.

— C'est la première fois que j'te vois ici. T'es pas du coin, on dirait, lui lança-t-il, un brin méfiant.

— Non, j'suis de passage, lui répliqua-t-il en buvant une gorgée de café.

— T'es de passage ? répéta le barman, visiblement peu satisfait de cette réponse.

Luca se contenta de hocher la tête en tâchant de prendre un air aussi patibulaire que son interlocuteur.

— Et tu viens d'où, l'ami ? ajouta le barman insistant.

— Des 3 000.
Le barman lui concéda un clin d'œil et amorça un sourire :
— Ah, fallait le dire plus tôt.
— T'es de là-bas toi aussi ? lui demanda Luca en prenant l'air étonné.
— J'ai grandi là-bas, ouais.
— Cool. Dis-moi...
— Quoi ?
— J'ai un truc à te proposer, enfin... pas à toi directement. Mais à des gars que ça pourrait intéresser, lui dit Luca à voix basse.
Le barman vint s'accouder en face de lui. Il fit un signe aux hôtessees qui aussitôt allèrent s'asseoir plus loin.
— Je t'écoute.
À cet instant, le portable de Luca se mit à vibrer. Il jeta un œil à l'écran.
Dufresne.
Il se leva brusquement.
— Excuse-moi deux minutes, mon ami. Un coup de fil important.
Le barman acquiesça.
Luca sortit dans la rue pour prendre l'appel.
— Dufresne. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon vieux ?
— Ferrand. On est juste au-dessus de toi, en face, au deuxième. On est en planque depuis deux jours. Qu'est-ce que tu fais là, bordel ?
Luca chercha discrètement du regard parmi les rangées de fenêtres.
— Écoute, je suis en train d'infiltrer les lieux. Je me suis fait passer pour un voyou des 3 000. Le barman est méfiant, mais je suis sûr d'arriver à...
— C'est toi qui vas m'écouter très attentivement, Ferrand, l'interrompit son collègue. Tu vas dégager de là en vitesse. On est sur le coup. Tu as été mis à pied. Tu sais ce que tu risques si tu es pris ? Alors, je vais te faire une fleur parce que je te connais bien, et que je suis pas un gars à balancer.
— J'y suis presque, je te dis. Encore cinq minutes et le type me lâche les contacts des braqueurs...

— Ferrand, tu quittes ce rade sur-le-champ ou je fais intervenir une brigade immédiatement. C'est clair ?

Le ton de Dufresne ne lui laissait aucune alternative.

— OK, OK. Je décroche. Putain de bordel ! jura-t-il en rangeant son portable dans sa poche.

Il fit comprendre au barman qu'il avait une urgence en lui faisant un signe de la main, et remonta la rue vers sa voiture en maudissant Dufresne.

Son incursion dans le bar avait fait grimper en flèche son taux d'adrénaline et l'avait fait presque complètement dessaouler. Il n'était pas du genre à abandonner la partie, mais maintenant, il se trouvait à court d'idées.

Peut-être que sa bouteille pourrait lui inspirer la marche à suivre. Il s'installa au volant, envoya la main sur la banquette arrière et tâtonna pour la trouver. Elle était vide.

Il démarra et se gara deux kilomètres plus loin pour entrer dans un bar se faire servir un whisky au comptoir. Un type saoul accoudé à côté de lui exécuta un quart de tour dans sa direction et parvint à se maintenir en équilibre avec l'aide du comptoir.

— J'te p... paye un c... coup à boire, l'ami ?

Luca le regarda, indifférent, et lui montra son verre.

— J'ai c'qui faut l'ami, merci.

Il paya le reste de la bouteille de JB et quitta l'établissement.

À minuit passé, il errait encore dans les rues de Pigalle.

— Hé, mon loulou, l'interpella un travesti à la chevelure blond platine vêtu de cuir des pieds à la tête et chaussé de talons compensés, ça te dirait de venir faire des galipettes avec moi ?

Luca considéra la créature un instant, mais il était encore suffisamment lucide pour s'apercevoir que quelque chose n'allait pas. Plus loin, une superbe panthère métisse vint se frotter à lui. Il déclina son invitation. Cependant, au fil de ses déambulations, il finit par trouver tout cela excitant. Deux jeunes demoiselles, beaucoup trop jeunes pour exercer de telles activités, vinrent lui proposer leur service pour la nuit. Il les trouva si délicieuses qu'ils partirent tous trois, bras dessus, bras dessous, en quête d'une chambre d'hôtel. Lucie et Noémie étaient étudiantes. « On fait ça pour payer nos études et notre loyer à Paris ». Lorsqu'ils se

retrouvèrent sur le lit de l'une des chambres d'un hôtel sordide, Luca était tellement saoul qu'il s'endormit comme une bûche.

Au petit matin, lorsqu'il ouvrit les yeux, il était nu, en compagnie des deux filles qui l'enlaçaient, nues elles aussi, et profondément endormies. Il n'avait aucun souvenir de ce qu'ils avaient bien pu faire ensemble tous les trois. Le black-out total. Il s'habilla sans les réveiller et quitta la chambre.

Les rues de Pigalle étaient encore baignées des lueurs rouges des établissements de plaisir. Quelques prostituées courageuses arpentaient les trottoirs, en quête de clients matinaux. Dans les containers à ordures, des chats de gouttière cherchaient leur bonheur parmi les déchets des restaurants. Il eut du mal à se souvenir de l'endroit où il avait garé sa voiture. Lorsqu'il finit par la retrouver, le jour s'était levé. L'horloge de bord de l'Audi affichait 6 h 48. Il mit ses lunettes noires, démarra et manœuvra pour quitter son stationnement. Un mal de tête de chien. Comme tous les matins depuis trois semaines.

Soudain, un choc sur la tête.

Il pila aussitôt et sortit son arme. Ses réflexes répondaient encore présent.

Il bondit par la portière.

Une silhouette drapée dans une robe noire se rua vers lui. Il braqua aussitôt son arme dans sa direction.

— Bouge pas ! ordonna-t-il en armant son automatique.

— Aidez-moi, je vous en prie !

Une voix de femme. Elle retira sa capuche et découvrit son visage.

Ses traits étaient aussi gracieux que ceux d'un ange, et sa peau aussi pâle que la lune, sa bouche d'un rouge carmin presque noir tant il était sombre. Ses yeux d'un bleu azur si clair qu'ils semblaient illuminer l'obscurité indécise de l'aube. Elle paraissait à peine sortie de l'adolescence.

Elle s'avança encore vers lui, tremblante.

Il rengaina son arme.

Elle se jeta dans ses bras.

Il resta figé, ne sachant que faire.

Le parfum de sa peau. La douceur de ses mains, qui passaient sur ses joues comme si elle était aveugle et voulait deviner son visage. Elle se mit à sangloter contre son épaule.

Il saisit ses poignets pour qu'elle se tourne vers lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mademoiselle ?

Elle leva ses yeux. Deux fenêtres ouvertes sur un ciel vide.

Elle ne le voyait pas.

— Ils vont me retrouver.

Elle parlait avec un accent slave prononcé.

— *Qui* va vous retrouver ?

Elle passa une main sur l'entrejambes de Luca.

— Aidez-moi. Je pourrai vous servir. Je serai à vous. Toute à vous.

Luca retira la main qui s'apprêtait à faire descendre la braguette de son jean.

— Répondez-moi, reprit-il plus fermement, qui vous veut du mal ?

Elle dirigea ses yeux éteints vers où émanait la voix de l'homme qui lui parlait.

— Emmenez-moi, je vous en supplie.

Luca la prit par la main et lui ouvrit la portière côté passager.

— Grimpez.

Il monta à ses côtés et quitta la rue en trombe.

— Vous allez me dire ce qu'il se passe, enfin ?

Elle était prostrée, se tenait la tête et sanglotait sans bruit.

— Mademoiselle, hé ho, je vous parle...

Il freina brutalement et se gara.

— Écoutez, nous sommes suffisamment loin maintenant. Vous ne risquez plus rien avec moi. Dites-moi tout. Je vous protégerai.

Pour seule réponse, elle vint poser ses lèvres contre les siennes et l'embrassa longuement. Puis elle fit glisser sa robe de soie noire et vint se coller contre lui. Elle ne portait absolument rien d'autre en dessous hormis des talons hauts pourvus de lanières de cuir qui se croisaient sur ses jambes jusque sous ses genoux. Elle l'enjamba avec souplesse pour venir s'asseoir sur son sexe. Luca la laissa faire lorsqu'elle sortit sa queue de son jean pour la faire entrer en elle. Il passa sa main dans ses cheveux alors qu'elle allait et venait sur lui en couvrant son visage de baisers.

— Comment tu t'appelles ? lui murmura-t-il au creux de l'oreille.

— Tanya, lui répondit-elle en gémissant.

— Moi, c'est Luca.

Elle était si chaude, si prête à tout pour qu'il l'emmène. Pourquoi ? Que craignait-elle ? Qui lui voulait du mal ?

Ils firent l'amour intensément, à l'arrière de la voiture. Il y avait dans leurs échanges quelque chose de profondément animal. Deux instincts à l'état brut. Deux bêtes traquées confrontées à leur survie. Quand leurs ébats prirent fin, ils étaient essouffés, l'un autant que l'autre. Elle avait pris sa main dans la sienne et la serrait contre elle. Sa peau avait l'odeur ambrée de la passion, le goût sucré et suave du désir apaisé. Elle s'était endormie. Il reprit le volant et roula jusqu'à trouver un hôtel. Dès qu'ils se retrouvèrent allongés dans la chambre, leurs corps s'emmêlèrent pour fusionner à nouveau. Ils passèrent la journée à faire l'amour, presque sans interruption, presque sans un mot. Ils n'étaient tous les deux que sensation charnelle, rivière organique de plaisir.

Quand le jour s'estompa, ils dormaient profondément, blottis l'un contre l'autre. Le soleil rouge qui disparaissait derrière l'horizon inondait la chambre de clartés sanguines. À les voir enlacés comme ça, qui aurait pu croire qu'ils ne s'étaient rencontrés que quelques heures plus tôt ? Luca ouvrit les yeux dans l'obscurité naissante, et sa conscience revint peu à peu à la réalité, comme si tout cela n'avait été qu'un rêve. Elle ouvrit les yeux à son tour. Ils étaient toujours aussi froids, deux pierres de jade lisses, sans la moindre expression. Il passa sa main devant. Aucune réaction, aucun mouvement de rétine.

Elle était complètement aveugle.

— Tu n'as plus rien à craindre maintenant, Tanya, lui dit-il en caressant son dos, dis-moi qui te veut du mal, et pourquoi ?

Elle porta l'absence de son regard dans sa direction.

— Tu ne comprendrais pas.

— Est-ce que tu penses que je suis diminué mentalement, ou un truc dans le genre ?

Elle esquissa un sourire pâle.

— Nous ne vivons pas dans le même monde.

— Si tu veux que je t'aide, il faudra que tu m'expliques.

— Je dois quitter la France pour rentrer chez moi, en Russie.
Cette affaire commençait à attiser sa curiosité d'enquêteur.

— Hier, tu me parlais de personnes qui te pourchassaient. Il faut que je sache qui te veut du mal, Tanya.

Elle posa sa main sur sa bouche.

— Tu es policier, n'est-ce pas ?

— Comment tu as deviné ? lui retourna-t-il en retirant sa main.
Son visage gracieux se ferma.

Il attrapa son poignet et observa le tatouage qui s'y trouvait : deux triangles qui se chevauchaient, chacun orné de symboles qu'il n'eut pas le temps de voir en détail. Le même tatouage apparaissait sur son aine.

— Dis-moi ce que tu veux fuir, Tanya ?

Elle dégagea sa main de son emprise, se leva et alla dans la salle de bains en frôlant les murs. Luca resta cloué sur le lit. Il entendit l'eau de la douche couler. Le sommeil le gagna et il finit par se rendormir.

À son réveil, la porte de la salle de bains était ouverte.
Tanya n'était plus là.